

Jean-Christophe Rufin, le docteur de Musongati

Paris Match, 06 juillet 2014 MÃ%DECIN BLANC, COEUR NOIR AcadÃ©micien, ambassadeur, couvert dâ€™honneur,Ã resté avant tout un mÃ©decin. Depuis plusieurs mois, retour aux sources au Burundi. Sur les bords du lac Tanganyika, le 10 novembre 1871, lorsque le -reporter Henry Stanley, au terme dâ€™un long pÃ©riplice, retrouva David -Livingstone, missionnaire Ã©cossais portÃ© disparu depuis cinq ans alors quâ€™il recherchait les sources du Nil, il lui adressa une phrase passÃ©e Ã la postÃ©ritÃ©: «Dr.â€Livingstone, I presume.â€» PrÃ©s dâ€™un siÃ©cle et demi plus tard, apephares le colosse blanc campÃ© au milieu de la piste, dans ce village burundais perdu Ã quelques dizaines de kilomÃ©tres seulement du site de lâ€™historique rencontre, on est tentÃ© de le saluer sur le mÃªme mode: «Dr Rufin, je suppo [Photo : Au chevet de Fiston, un petit garÃ§on de 4 ans griÃ¼vement brÃ¼lÃ© aux jambes par la chute d'une bassine d'eau bouillante.]

Mais Jean-Christophe Rufin nâ€™est ni David Livingstone ni Albert Schweitzer. Il a beau aimer lâ€™Afrique et les Africains, le prosÃ©lytisme religieux du premier et le paternalisme du second lui sont Ã©trangers. Et si depuis des mois son portable sonne aux abonnÃ©s absents, si les e-mails quâ€™on lui adresse demeurent sans rÃ©ponse, ce nâ€™est pas en raison dâ€™une mystÃ©rieuse quÃªte des commencements, mais dâ€™un -retour aux sources. «Depuis plusieurs -annÃ©es, jâ€™exerme mÃ©tiers qui nâ€™Ã©taient pas les miens. Jâ€™ai dirigÃ© des ONG, jâ€™ai Ã©tÃ© ambassadeur, journaliste! Jâ€™ai fini que ma place Ã©tait sur le terrain, avec ma blouse blanche. Je suis et demeure mÃ©decin. Je courais vers la nouveautÃ©, par dÃ©fi; aujourdâ€™hui, jâ€™aspire Ã revenir aux fondamentaux.â€ «LE MÃ%DECIN BLANC» Pour rejoindre le musunguâ€, le «mÃ©decin blancâ€, comme on le surnomme ici en swahili, il faut quitter Bujumbura et escalade crÃ©te qui sÃ©pare les bassins du Congo et du Nil, Ã 2â€600 mÃ©tres dâ€™altitude. Profitant de lâ€™aubaine dâ€™un moindre peine, des cyclistes clandestins sâ€™empressent Ã la roue de secours du 4 x 4, pour mieux -dÃ©valer ensuite la pente en sens inverse, leurs vieux clous chargÃ©s dâ€™un amoncellement prÃ©caire de rÃ©gimes de bananes. JuchÃ©s sur de lourvÃ©los «made in Chinaâ€, ces intrÃ©pides fournissent un contingent non nÃ©gligeable de graves fractures que tr Rufin. Le col franchi, on bascule vers un paysage dâ€™eden, plateaux en Ã©tages forÃ©s de -riviÃ©res dont les berges sont plantÃ©es de cultures maraÃ¼chÃ©res. Au dÃ©tour dâ€™un -virage, une piste insoupÃ§onnable mÃ©ne, au terme de 17 kilomÃ©tres de cahots, au village de Musongati. Câ€™est lÃ , non loin de la frontiÃ©re tanzanienne, que sâ€™est installÃ© le P Goncourt, ancien ambassadeur et acadÃ©micien, dans un couvent de sÃ©urs carmÃ©lites apostoliques qui gÃ©rent lâ€™hÃ©pital. «Il mâ€™a appelÃ© en dÃ©but dâ€™annÃ©e en me faisant part de son dÃ©sir de renouer avec la blouse blancheâ€ Bujumbura son ami Guy de Battista, ancien-militaire rencontrÃ© dans les annÃ©es 1990 Ã Sarajevo. «Jâ€™ai demar Jean-Christophe sâ€™il nâ€™Ã©tait pas plus simple de sâ€™adresser Ã des ONG, quâ€™il connÃ©t bien pour en avoir comâ€™a rÃ©pondu quâ€™il ne voulait pas de mission exploratoire, de rapport que personne ne lirait, mais dâ€™un retour Ã l comme gÃ©nÃ©raliste. Jâ€™ai contactÃ© les sÃ©urs, qui ont acceptÃ© dâ€™embiÃ©e.â€ LogÃ© dans une chambre ch dâ€™un lit trop Ã©triquÃ© pour coucher son 1,87 mÃ©tre et dâ€™un bureau spartiate sur lequel il prÃ©pare, le soir, son discorÃ©ception de Dominique Bona Ã lâ€™AcadÃ©mie franÃ§aise en octobre, cet insomniaque assumÃ© se rÃ©jouit dâ€™une emonacale ponctuÃ©e par les offices, des laudes aux vÃ©pres. «Cela me rappelle ma traversÃ©e vers Compostelle. Jâ€™ent ce genre de retraite, le silence, lâ€™expÃ©rience existentielle de la solitude, la vie rythmÃ©e par lâ€™Ã©coulement des heures entretient avec les sÃ©urs des rapports non dÃ©pourvus dâ€™humour, en dÃ©pit de certaines incomprÃ©hensions. Comme ce oÃ©1, ayant ramenÃ© de France une rare bouteille de bordeaux, il a assistÃ©, impuissant, Ã une dÃ©gustation du prÃ©cieux breuvage accompagnÃ© de Fanta. Mais ce qui lui procure Ã un plaisir fouâ€, câ€™est dâ€™avoir renouÃ© avec lâ€™mÃ©decine. «Il y a des choses, quâ€™on absorbe Ã certains moments de la vie, qui deviennent constitutives de soi. C. cas avec la mÃ©decine: jâ€™en retrouve les rÃ©flexes, les raisonnements, une maniÃ©re dâ€™approcher les gens.â€ SURGIT Il a beau avoir une spÃ©cialitÃ©, la neurologie, il nâ€™a jamais Ã©tÃ© Ã lâ€™aise avec la sophistication tout occid son art. Ce quâ€™il affectionne, câ€™est regarder, toucher, Ã©couter. A lâ€™hÃ©pital de Musongati, cette mÃ©decine empre dâ€™humanisme prÃ©vaut. «Jâ€™ai commencÃ© par observer les praticiens burundais. TrÃ©s bien formÃ©s, rigoureux nos traditions, la plupart de leurs professeurs ayant Ã©tudiÃ© en France. Câ€™est une mÃ©decine efficace, basÃ©e sur lâ€™clinique, car ils nâ€™ont pas les moyens de pratiquer beaucoup dâ€™analyses complÃ©mentaires.â€ A lâ€™exception et de quelques accidents vasculaires, il nâ€™a guÃ©re lâ€™occasion dâ€™exercer la neurologie. Le lot commun, Ã Musongati les maladies infectieuses et parasitaires, le paludisme, la -tuberculose, les hÃ©patites et le sida: 120 patients sont ici sous antirÃ©troviraux. «Jean-Christophe a le contact facile avec les malades, explique Landry, un des trois mÃ©decins burundais. Il a un don particulier pour dÃ©dramatiser la situation face aux patients infectieux.â€ Comme avec Gratien et Luc, 70 et 68 ans, deux compÃ©res tuberculeux aux radios des poumons Ã «historiquesâ€, qui ne parviennent pas Ã cracher depuis leur hospitalisation. Pour recueillir les prÃ©cieux bacilles de Koch, Jean-Christophe a donc organisÃ© un concours de crachats, avec un poulet en guise de gros lot. La stratÃ©gie sâ€™est rÃ©vÃ©lÃ©e payante. Depuis son arrivÃ©e disparaÃ©tre plusieurs malades. Le dernier en date Ã©tait un petit garÃ§on, amenÃ© avec un ventre Ã©norme, des «dÃ©mes aux membres infÃ©rieurs, qui a succombÃ© dans la nuit Ã une septicÃ©mie. Il lui a fallu se mettre Ã distance, comme lors de ses premiÃ©res gardes dâ€™interne Ã lâ€™hÃ©pital Rothschild. «Le deuil nâ€™est pas plus facile ici quâ€™en Europe dans lâ€™ordre de la vie. Il y a, chez nous, une intolÃ©rance totale Ã la souffrance et Ã la mort, perÃ§ue comme une injustice suprÃ©me. Ceux que je vois sâ€™Ã©teindre ont eu une existence proche de la terre. Pour eux, mourir câ€™est retourner Ã terre quâ€™ils ont tant travaillÃ©e.â€ Câ€™est avec le mÃªme naturel que surgit la vie. A Musongati, les naissances s nombreuses. «Le dÃ©but de lâ€™automne correspond Ã la saison des amours. Alors, en ce moment, nous avons jusqu bÃ©bÃ©s par jourâ€, sâ€™amuse sÃ©ur Yvonne qui gÃ©re lâ€™hÃ©pital. Le «docteur blancâ€ sâ€™est app de sâ€™Ã©merveiller de ses dÃ©couvertes. Comme avec Eudes, une jeune femme venue consulter pour un retard de rÃ©gles de huit jours, qui se rÃ©vÃ©le enceinte de 8 mois. «Hier, explique-t-il, jâ€™ai reÃ§u une mÃ©re qui arrivait de sa campaprÃ©s avoir accouchÃ©. Le placenta Ã©tait toujours en place. A lâ€™Ã©chographie, jâ€™ai dÃ©couvert un second bÃ©bÃ©. sâ€™agit de prÃ©maturÃ©s, nous avons dÃ©cidÃ© de le laisser â€œmaturerâ€ quelques jours. RÃ©sultat: cette femme

accoucher de jumeaux nées avec plusieurs jours d'attente. IL EST VENU S'ENQUERRER D'UNE AUTRE VIE. Christophe Rufin aime ces gens, leurs vertus sublimes par la prudence de leurs destinées. Il les aime aussi parce qu'ils constituent le meilleur remède à la fatale incuriosité qu'engendre une existence déjantée, dans ses moindres recoins, par les contingences de ses multiples activités. «J'avais besoin de réintroduire la vie. C'est peut-être des 60 ans qui m'ont branlé, mais j'ai une peur panique de la routine. J'ai écrit des livres qui marchent très bien partout pour en parler, j'occupe des fonctions honorifiques, ex-ambassadeur, littérature, et tout cela me prouve le besoin de fuir la notoriété et l'encroûtement, dont je ressens la menace physique. Quand tu ne vis plus rien. Pour moi, l'écriture n'est pas un métier, mais un sous-produit de la vie.» Il a visé une attitude ambivalente, illustrée dans son dernier livre, «Le collier rouge». Il en a écrit la trame en dix jours d'une anecdote qu'il avait coutume de raconter avec talent notre ami commun, le photographe Benoit Gysembergh. L'histoire de son grand-père, revenu en héros de la guerre de 14, emprisonné pour avoir accroché au collier de son chien l'insigne de la Légion d'honneur qu'on venait de lui remettre. «Cet épisode m'a ébloui, dualité qui fait choix en moi: accepter ou non les honneurs. Je n'aime pas la position d'homme arrivé et, en je suscite et révois ces marques d'estime.» L'écrivain ne fait pas mystère des origines de cette quête de reconnaissance. «Je continue de me dire que cela ferait plaisir à ma mère.» Celle-ci, Denise, divorcée à 17 ans, cela ne se faisait pas, paya son audace au prix fort. «Issue d'un milieu favorisé, elle a longtemps vécu sans Paris. Petite secrétaire, elle est devenue, à force de travail, directrice de la communication dans une grande banque. Mais elle est morte à 57 ans d'avoir passé sa vie à faire ses preuves.» A tout juste 62 ans, celui qui s'est perdu comme un enfant d'adolescence sait qu'il n'est pas seulement venu chercher au Burundi l'empathie qui comble cette insuffisance chronique de l'âme que chacun porte en soi. Dans ce minuscule pays, longtemps sujet aux massacres fratricides et devenu l'illustration que l'Afrique n'est pas ce continent immobile condamné à l'«muganga musungu» est venu s'enquérir d'une autre écriture. La preuve, pour cet éternel inquiet, réconcilié avec le monde et avec lui-même. Si vous voulez aider les patients de l'hôpital de Musongati, contactez l'association

info@musongati.ch DE NOTRE ENVOI SPÉCIAL AU BURUNDI MICHEL PEYRARD